

AA

BRUT de Coffret Contrôle avec Lacan : brut de coffret.

Le 28/11/78

Adressée par Bensoussan.

Mariée sans enfant. On ne peut pas avoir d'enfant. C'est mon mari qui ne peut pas, mais ça ne m'obsède pas du tout.

J'ai fait une crise de spasmophilie il y a un an et demi dans la rue.

Angoisse. Bizarre. Je croyais que j'allais devenir folle. Depuis ça va pas.

Médicament. Hospitalisation.

Je viens pour une psychanalyse ou une psychothérapie.

On m'a dit qu'il fallait que je fasse une psychothérapie.

Il faut qu'on me comprenne.

J'ai eu des idées de suicide ; j'ai peur de le faire, de me jeter par la fenêtre. J'ai peur de la foule.

Mon père me comprend, lui il avait fait une dépression comme moi.

Il faut que je m'en sorte.

Le 1/12/78

J'ai rien à dire...

C'est dur à dire. Ma mère buvait. Mon père ne voyait rien. Tout est revenu comme pour m'enfoncer.

Une cellule familiale unie (mon père, ma mère, ma grand-mère paternelle, mon oncle pédéraste, j'ai pas voulu y croire). Tout s'est écroulé, comme après un départ.

J'étais le sujet, tout ça s'écroule.

Les cliniques, les médicaments, c'est pas ça qu'il fallait. 50 f

Mon père est tout pour moi.

Ça serait pas pareil si j'avais un enfant.

Le 4/12/78

Ces crises de spasmophilie. J'avais fait pas le lien avec ma dépression.

Je ne supporte pas de ne pas tenir en place.

Aigu... Désir de mort sur ses enfants...

Ce n'est pas vrai que d'être une femme c'est d'avoir des enfants.

Le 5/12/78

... A son travail le directeur je suis sa « chouchoute ».

... Il n'avait pas de gestes anormaux... Je ne voulais pas aller déjeuner avec lui. C'était anormal.

... Il me disait il y a autre chose que les enfants.

... C'est un homme déroutant.

Le 8/12/78

Ma violence. Ma mère je la tapais. Je l'aime pas.

C'est dur à dire. Et puis elle a traversé une crise. A mon père j'ai dit « Qu'est-ce que tu fais avec elle ? ». Mon père c'est sa femme. C'est maintenant sur lui que tout repose.

Le 11/12/78

C'est difficile.

Mon amie qui me dit : c'est que tu peux pas comprendre, tu n'as pas d'enfant.

Je vois pas le rapport.

Et entre la spasmophilie et les angoisses. Je comprends pas le rapport.

Ces crises délirantes comme si j'allais être folle.

Et puis c'est difficile de trouver quelqu'un avec qui pouvoir parler.

Le 12/12/78

J'ai un mari qui a pas de chance, il va craquer.

Il rate tout ce qu'il entreprend.

Idée du suicide. Tout serait fini...

Je le croyais pas si fort. Avant c'est moi qui avais le dessus.

Tout a changé.

Il ne réussit pas. C'est pas comme mon père.

Le 15/12/78

Ça va mal – énervée. Mon beau-père m'agace, m'énervé.

Mon mari.

Retour sur ce qui s'est passé au travail avec ce directeur. Sérieux ou pas. Ça m'a bouleversée.

Le 18/12/78

Je lui précise un peu plus en quoi consiste notre travail.

Elle acquiesce. Je ne sais pas où j'en suis, ni ce que je veux, comme ce rapport avec un enfant... Je ne sais pas.

Le 20/12/78

Elle m'avait téléphoné ne pas pouvoir venir.

... Retour sur cette séduction de cet homme, je ne savais pas ce que ça voulait dire.

Le 22/12/78

(Elle s'est coupée le doigt. « Contre toute attente je n'ai pas été paniquée. Je me suis surprise de pouvoir régler ça toute seule.)

Parler. Besoin de parler.

Ma mère, tout le mal qu'elle me faisait en buvant.

Et mon père qui ne disait rien, ça je ne comprends rien.

En forçant ma mère, tout ce qu'on a fait, c'est la pousser à faire une tentative de suicide.

Le 2/1/79

Je vais vous parler de ce qui m'a marquée pendant qu'on ne s'est pas vus.

J'ai revu mon oncle. J'avais peur qu'il soit mal, je m'en voulais, il était bien.

Cette ambiance de bureau insupportable...

Mon mari veut reprendre un salon de coiffure... ça m'agace, il dit que c'est pour moi, il est instable. Je n'arrive pas à le suivre.

Le 5/1/79

J'ai des angoisses.

... J'ai l'impression d'avoir fait le tour de ce que j'avais à dire.

... Des moments de violence où je voudrais tout envoyer ballader.

(Histoire du chien de son X)

... La vérité, rien ne la vaut.

- V : Exactement.

Le 8/1/79

Ma belle-mère je me critique.

... Elle me dit des choses désagréables sur mon mari.

Je lui réponds : « C'est un raté, alors ? »

C'est vrai qu'il est moins bien et n'a pas réussi ses études comme mon beau-frère.

Elle arrive à me rendre jalouse à sa place.

Mon beau-père m'a critiquée parce que vous n'êtes pas conventionné.

Mais c'est mon affaire... C'est vrai que je dépense à tort et à travers. Mais c'est plus nécessaire qu'autre chose que je fasse une psychanalyse.

Le 9/1/79

Le problème de l'azoospermie de son mari.

Et moi non plus je ne sais plus si je veux ou non un enfant.

Quand je vois les marques que j'ai faites à ma mère, je ne veux pas être abîmée comme ça.

Et puis je sais pas, mon mari pourrait ne plus me trouver à son goût.

Le 16/1/79 contrôle avec Lacan

Je lui présente donc les choses

Autour

- De sa venue par un X médical avec l'indication d'une psychanalyse dont elle ne sait rien.
 - Cet événement de départ « spasmophilie » - crise d'angoisse – idées bizarres – croyant devenir folle.
 - Son mari. Azoospermie. Sa complicité dans la non intervention : pour ne pas être marquée comme sa mère, pour ne pas lui déplaire.
 - D'avoir un enfant je crois pas que ça révèle un effet
 - Cet épisode de X et les manifestations déroutantes de son directeur.
 - Depuis cassure. Tout a basculé. Peu X
- Retour des souvenirs.
- En veut à sa mère du mal qu'elle lui a fait
 - Et son père qui ne disait rien (LACAN : son père qui ne disait rien)
 - Et puis son interrogation nouvelle sur sa féminité, son besoin de parler et la nécessité pour elle de faire une psychanalyse.
 - Pour tout ça maintenant je pense que c'est le moment opportun de l'allonger.
 - LACAN : C'est ça, c'est le moment opportun de l'allonger.

Le 19/1/79

Ça recommence... Je lui propose de s'allonger.

Oui dit-elle.

Je ne sais parler que de mes angoisses. Je suis mal dans ma peau. Je ne veux pas changer de vie, je sais pas enfin... Je me sens mal mais j'ai envie de voir autre chose... Je végète... J'ai pas envie dans XX. J'ai envie de rien... J'ai pas envie de voir autre chose... Enfin je n'arrive pas à...

... Long silence... Ben je n'arrive pas à... ... Je pense à rien... Je suis un peu tendue...

Je suis un peu crispée... (Je la fais se relever.) C'est pas évident. C'est difficile.

Le 7/1/79

Jour où je sais pas trop où j'en suis.

Je suis bloquée en partant. Je

Je me sens pas tellement à l'aise chez mes parents. Ça me fait drôle.

Bloquée, angoissée. J'avais pas envie de voir ma mère parce que je m'accroche avec elle. Je le supporte pas, et puis je trouve que XX je me sens pas à l'aise avec eux ; c'est mon père, je l'aime beaucoup.

Quand on vivait chez mon oncle, même effet entre mon mari et mon père. « C'est pas au vieux singe qu'on apprend à faire la grimace. »

Je me sentais pas du tout X

J'ai toujours cette peur de déranger les autres, j'ai toujours un peu peur de tout. Je me fais que toute seule.

C'est plus fort que moi.

Je n'arrive pas à comprendre ce qui se passe chez mes parents. Je suis angoissée, mal à l'aise.

Le contrecoup.

C'est maintenant. « Je mets à sa place. »

XX

Ils ont X mon père et mon oncle.

Je lui ai dit : j'irai pas tard. Ça me fait un drôle d'effet.

Oui je sais, mais ça me retourne ces mots. Ça me fait réfléchir. Ce qui revient dans sa conversation. Je parlais aussi. Mon père – pas de souci de XX

XXXX

Le 12/1/79

Je ne crois pas que ce soit la révélation d'une femme que d'avoir un enfant...

Moi je n'ai pas l'impression que ça me manque.

D'ailleurs c'est pour ça que je n'en veux pas, que j'ai peur d'en avoir, d'abîmer mon corps.

Ces crises – ras-le-bol, etc. Je fais

J'ai besoin de parler.

Le 15/1/79

Ça m'a fait plaisir de recevoir un cadeau des gens de mon bureau, reconnaissant ma valeur.

Mon sous-directeur il me X

(N'épouse pas le chef de bureau) (Problème de promotion)

Je me sous-estime.

Chaque fois qu'on me promet je me mets en dessous.

Le 16/1/79

... Ces crises d'angoisse.

C'est comme cette grande crise de spasmophilie, il y a eu une cassure, tout a basculé.

Tout n'a plus jamais été comme avant.

Le 22/1/79

Prise d'angoisse.

L'impression d'un échec... idée de suicide. Arrivée au bord du gouffre.

J'ai vu le Docteur Soret, je lui ai dit. Les premières séances sont dures, pénibles à supporter.

Vient me chercher. Je me sentais oppressée. Des angoisses. Je sais pas du tout. Je sais pas quoi faire à la maison. J'avais des idées de suicide, ça m'affole... J'ai peur de le faire. Je me demande ce qui me pousse, c'est pas moi, c'est plus fort – une force. Ça vient pas de moi. C'est pas précis... C'est une idée de suicide X même la nuit. Surveillance-moi. J'ai peur, surveillance-moi, j'ai peur de le faire. J'ai l'impression de plus être moi-même, de devenir complètement dingue. Ça m'embête de dire ça à mon mari. Ça n'a pas l'air de l'affoler. Ça me rassure, il ne croit pas. J'ose pas parler de suicide... bêtises. Dire clairement. J'ai peur de le dire. Je vais jamais y arriver, j'ai l'impression que je vais rester comme ça tout ça. J'ai très mal réussi vendredi, l'impression d'un échec total, je suis en plein désarroi, j'ai rien qui m'accroche, je me sens vraiment partie, l'envie de me suicider avec mon mari arrive. Mais j'ai peur, j'ai peur de l'avenir, pour tout ce qui va venir, échec si profond, je comprends rien.

Angoisse. Quand je suis seule, je panique. Je m'affole...

Vendredi, j'avais envie de casser. J'étais sous pression, à piquer une crise de nerfs. Je pouvais plus rien supporter. J'aurais à ce point là, de vous faire du mal.

- V : Vous faire du mal, c'est ici qu'il faut en parler
- Je sers qu'à embêter le monde, c'est tout. De plus jamais une décision. Je dépends totalement de mon mari je... Je sens bien que je lui fais de la peine. Une passe très éprouvante même pour lui ; cette envie de suicide, ça m'a retournée complètement ; j'ai peur mais j'ai pas envie. C'est dur à dire. J'arrive pas à l'interpréter, j'ai peur d'un couteau. Quand je le vois, je l'imagine dans mon ventre. Dans ces idées de suicide, c'est vraiment fort, d'être torturée vraiment. J'ai l'impression de venir vraiment, quelque chose qui tourne pas rond. Tout ce qui me passe, idée de violence, de balancer tout, si je me défoule par des idées de violence, en me contraignant, rester tranquille, me calmer. Idées vraiment violentes, je me calme à coup de violence. J'ai toujours envie de dormir, est-ce que j'ai pas envie de résoudre. J'ai pas trouvé recette, un remède miracle, du jour au lendemain, depuis le temps que ça dure.

Le 23/1/79

Ça va mieux qu'hier... J'ai un peu d'angoisse, j'aurais préféré venir seule... J'ai pris du Valium. D'oppression. J'ai l'impression d'avoir un caillou sur l'estomac... Je ne mange pas. Si mon mari n'est pas là je ne mange pas. Ce qui me préoccupe c'est de ne pas me lever. Pourquoi ? C'est pas les médicaments. Je suis abrutie pour le matin. Si je me lève pas le matin – comme si c'est pas une réaction. Comme ça j'ai plus que l'après-midi. Je m'ennuie. Je fais toujours la même chose – le ménage. L'impression de servir à rien, je devrais en faire plus, y a d'autres choses qui me tracassent. Je suis incapable de faire la cuisine – peur de rater tout. Maîtresse de maison. Des plats élaborés. J'ai plus du tout envie – peur de rater, de ne pas y arriver. Ça revient toujours. J'ai jamais été tellement sûre de moi, de ma X. Physiquement, j'ai des complexes... Mon mari peut me dire ce qu'il veut, j'ai peur de grossir. Hantise. Que les gens gros sont laids. Avant ma crise, régime draconien. 42 kg, j'ai une image déformée de moi-même. Le régime du Docteur Soret ; le problème n'est pas là ; ça me coûte pas. J'ai un souci de rester mince pour plaire à mon mari, ça a toujours été ça. Mon père me charriait toujours, je me trouve grosse des fesses. Mon père sait très bien le XX, il se doute pas que ça me rend malade, je crois qu'il se doute de rien, il se fiche de moi. J'ai X, il m'a dit qu'il ne savait pas d'où je tiens ça. Je pense que c'est quand même une chose importante. C'est un point vraiment. Ça tient une place importante d'essayer de (faire) plaisir. Je reviens au travail, ce directeur, ça me déplaisait pas, ça me rassurait sur moi. Et c'est vraiment j'ai un souci de plaire, d'être agréable à voir. A la fin j'en avais plus rien à faire. C'était avant que je commence à grossir. J'en pleure, ça me désolait de ne pas arriver à mettre mes vêtements. Ça tient une grande importance. Je suis toujours en train. Je me vois pas du tout comme je suis. Je voudrais bien être sûre de moi, de comme je suis, je veux absolument pas qu'on me dise que je ressemble à ma mère. J'accepte pas qu'on me dit de lui ressembler, elle est pas féminine, je peux ressembler à mon père. Je suis totalement différente d'elle... Elle est pas très coquette vraiment. Je veux pas qu'on me dise que je lui ressemble.

Hier soir j'étais vraiment X, souvent quand j'ai de grosses crises d'angoisse, sous pression. Après je suis molle, incapable de faire, en fait j'ai qu'une idée, d'aller m'allonger, complètement hébétée, je peux rien lui dire. (Je peux rien.)

- Tu parles bien au psychanalyste. Tu me parles pas à moi.
Il m'a fait allusion ; eh bien ça a l'air égal, il doit bien se demander ce que je peux dire, il comprendrait pas que tout ça me pose des problèmes. J'étais ailleurs. Je pensais aimer, voilà j'avais rien à lui dire.

Le 26/1/79

Je suis venue par mes propres moyens, je suis contente. J'ai pas envie de ... Les peines sont moins longues. Je ne veux pas affronter la journée. J'arrive, pour reculer. Le problème de toutes ces angoisses, tous ces soucis. Vraiment j'ai pas envie de me lever. Je m'ennuie vraiment tout en n'ayant pas envie d'aller travailler. J'en sais rien. J'ai des phrases, des mots qui se répètent comme des refrains de chansons qui ne me quittent plus, c'est désagréable, obsédant. Je m'analyse trop. « Je me dis que je suis hystérique. C'est vraiment une auto-analyse. Psychasthénie. Je me vois pas en sortir. Je suis jamais tombée en syncope. Hallucinations comme ces refrains un peu ce genre de trucs. Je crois pas du tout à l'homéopathie. Je pense que ces livres je les utilisais vraiment. Ça vous ça me faisait très peur. Médicaments risque de suicide ; ça me faisait vraiment peur. Risque de suicide, ça m'avait troublée.

Je pense à la fille qui était en maison de repos. Elle avait des médicaments, et elle arrive à aller se lever. Moi ça me sidère quand on me dit : elle arrive à aller travailler, moi ça me... Pourquoi moi... A la fin je me dis que j'ai pas de volonté,... quand je fais les choses à contre-cœur, j'ai des malaises. Mon beau-père, il me fait la tête. Quand elle ira mieux. C'est pas un manque de volonté, je me sens plus mal quand j'essaie de faire plaisir. Ces mots. Ces rengaines qui me reviennent. Je pense pas que ça veuille dire quelque chose. C'est vraiment n'importe quel mot. Enfin c'est pas à moi de juger. C'est comme les couteaux, les aiguilles à tricoter. Qu'est-ce que c'est comme idée, ça m'a vraiment marquée, cette envie de faire du mal, j'ai l'impression d'être en révolution contre tout.

Je prends tout trop à cœur, trop pour moi. J'ai souvent envie de râler, c'est vraiment perpétuellement en effervescence. Agacé. Si mon mari me parle j'ai pas envie qu'il me parle. Surtout ce qui l'agace, je téléphone. Je suis en train de parler des deux gamines, je sens que ça l'agace que je parle de ça. Ou je lui répète deux fois, c'est pareil j'ai des idées, je perds un peu la mémoire, ça l'agace un peu. C'est comme pour lire j'arrive plus à suivre un bouquin. Je me rappelle plus ce que j'ai. Quand je lis je n'arrive pas à m'intéresser. Je pense à autre chose, à tout ce qui s'est passé dans la journée. Ouf. J'arrive pas à fixer mon attention, c'est... ou des fois je prends les mots pour les autres. Je prends les mots pour les autres, c'est l'embrouille, c'est embrouillé dans ma tête, c'est vraiment l'embrouille totale. J'ai vraiment je fais des bêtises.

- V : Nous en suivrons le fil.
- Oui.

Le 29/1/79

- ... Je suis un peu en retard.

Je me suis énervée après mon mari. On était en retard. J'ai pas été ... Ou je m'énerve comme ça, ou je suis molle... et je suis absolument pas décontractée. Mon père, ils sont venus le matin, ils se sont rendu compte que ça allait pas. J'ai envie de rien, ça m'a fait X, ça m'ennuie, que je fasse. Ça va mieux dans l'après-midi, et puis mon père a commencé c'est lui aussi, a fait des petites réflexions. C'est quand même dit, ils commencent à s'inquiéter. J'ai pas tellement été, et commence à dire, de renvoyer au travail. Il dit toujours quelque chose pour me rassurer. J'ai pas arrêté de râler, lui fait faire des bêtises parce qu'il subit mes sautes d'humeur, il essaie de tout comprendre, et j'ai été désagréable. J'ai du mal à continuer à vivre, je lui fais vivre une vie pas tout à fait normale ; je pleure... Il fait vraiment tout pour que ça aille vraiment mieux et c'est toujours pareil. Il y a quelque chose qui va pas et mon père, comme moi, même genre de problèmes : il comprend pas, il pense pas qu'un psychologue puisse y faire quelque chose. « Si tu y trouves quelque chose tant mieux » me dit mon père, mais il y croit pas comme un moyen de guérison. « Si tu avais plus de paie, tu aurais plus de difficultés. » C'est ce qu'il la X, et moi je suis pour l'instant incapable de travailler.

Ça me changerait, je verrais plus ce que j'ai plus envie de voir. Je serais plus contrainte, comme si en me mettant à l'écart je serais un peu libre. Faire des remarques, elle est pas du tout... Ils font groupe, il était désagréable. Y a une très mauvaise ambiance. Elle n'est pas satisfaite, pas tout à fait les problèmes. Mais elle est une femme, pourquoi. Pourquoi j'ai pas pu réclamer parce que je X, on doit réclamer.

Le 30/1/79

Je vais vous surprendre aujourd'hui je vais pas trop mal... Je sais pas pourquoi... J'ai vu mon père à midi, il est gai, il avait oublié ses lunettes... Je me sens pas trop mal. Je m'entends pas trop mal avec lui, j'ai beaucoup d'affinités pour lui. Plus qu'avec ma mère. Il est très très

jeune de caractère. Mon père est très jeune... de dire. Il m'a fait plaisir de venir manger avec moi, la journée n'est pas pareille que les autres jours. Enfin mon mari est venu me chercher pour m'emmener. J'ai arrêté le Laroxyl, ça n'a pas l'air d'avoir des réactions, j'ai moins dormi, je suis pas plus mal. C'est le matin que j'appréhende, j'ai peur. Je suis pas très rassurée de l'avoir arrêté, ça me fait un peu peur de les prendre, ça influait sur ma personnalité, ce n'est pas des médicaments anodins, j'avais peur que ça me fasse une réaction. Toutes ces bizarreries, ces refus, ça a commencé à la clinique et c'est là que ça a commencé à avoir toutes ces chansons, ces trucs. (Avant je prenais de l'alcool. Ça m'a été insupportable.) Dans la nuit je me suis réveillée, avec une crise dans la nuit. L'X ça me donnait des hallucinations, j'ai pas poursuivi longtemps. On m'a bourré le crâne (cette maison de repos... je savais pas ce que c'est.) Je ne voyais pas où on m'embarque. « Elle a pas l'air dingue du tout » disait le médecin. contrôle, on m'avait tellement bourré le crâne; il fallait se méfier des hommes. J'avais peur la nuit que quelqu'un vienne dans ma chambre. Qu'est-ce qui va m'arriver, qui se plaignait de l'entourage... Franchement ça a pas été, ça n'a rien fait. Une semaine un peu mieux mon mari X comme à l'armée, j'étais assez libre. Mon mari téléphonait tous les jours. Le docteur trouvait qu'il en faisait trop pour moi, je pense que c'est normal, qu'il était trop aux petits soins pour moi. J'avais la trouille, je suis pas ici pour avoir une aventure avec qui que ce soit, je suis peut-être naïve... Je trouvais pas ça normal, ces couples. J'avais peur. Je me sentais plus en sécurité. Si j'avais su ce qui m'attendait, j'aurais refusé. J'avais quand même l'après-midi. Elle était normale. Mais X c'était épouvantable – c'était vraiment pas vraiment leur place – je savais pas qui pleurait qui pleure.

- V : Ce n'était certainement pas votre place.

(Je lui demande les coordonnées de son médecin pour les médicaments.)

Le 2/2/79

Elle m'amène les coordonnées de sa psychiatre qui doit m'appeler. La lettre du chirurgien pour son mari.

- (Pour les médicaments je peux m'en passer).

J'ai toujours des angoisses. Epouvantable. Je commence à me décourager de tout. Le matin c'est épouvantable. De prendre sur moi, pour que quelqu'un vienne me voir, me parler. Je commence à me mettre des trucs dans la lettre; je me trouve toutes les maladies, schizophrénie, c'est vraiment de ces maladies dont j'ai peur; angoisse, panique, un mot. Je m'affole, je panique; c'est pas du cinéma, émission sur les fous. J'ai peur de... de finir, de retourner à l'hôpital... Quand je recommence à avoir des angoisses. Ces mots et ces chansons c'est n'importe quoi, j'ai l'impression quand je nerveuse refrain que j'ai entendu. C'est n'importe quoi, c'est pas vraiment. Je rêve beaucoup plus qu'avant – ni queue ni tête – je vois des gens que j'ai connus. J'ai des rêves que j'aurais pu avoir avant même d'être malade, c'est sur le matin que j'ai ces rêves. Quand je me réveille – c'est pas vraiment. Je revois des personnes que j'ai connues. Ça me paraît pas ... anormal. Je rêve beaucoup tous les jours, c'est une modification, c'est un signe de plus qu'avant, ce qui me tracasse, le fait de dire, j'entreprends, j'ai fait un ménage en grand, si je dois être hospitalisée, au fait que ça va aller plus mal, je pense à mon mari, si je dois être hospitalisée. Partir de la maison. Je fais tout en pensant que je vais être hospitalisée, y a des moments où je tiens plus. C'est vraiment dur à supporter. J'aime pas déranger les gens, par souci de ne pas les déranger. Ce souci de ne pas déranger les gens. J'ai horreur d'être en retard à un rendez-vous.

Vraiment je me tracasse à un point, c'est plus une vie, je suis ... Car ça me trahirait, j'ai peur de ne pas terminer ma parole, ça va troubler l'entretien. Je sais pas si, je pouvais pas le faire, quand je pouvais plus tenir. Des idées de suicide. Il faut voir le Docteur Soret. J'ai moi-même

demandé de rentrer à l'hôpital, je veux aller à l'hôpital. Pas à Villejuif, pas à la clinique. Hôpital de la Cité universitaire, hospitalisation à domicile.

Le 5/2/79

... Je lui parle de la communication avec le Docteur Soret.

Quand il est là, mon mari, ça va mieux. Ça ne va pas quand je suis seule... la peur du vide ; ça m'angoisse. Ça c'est des petits inconvénients de la vie. Quand mon mari est à la maison j'ai moins d'angoisse ; vous avez l'air d'aller beaucoup mieux ; que j'étais une personne plus forte. Ça m'échappe un peu de paraître aux gens d'une personne à l'aise alors qu'à l'intérieur nouée, pleine de scrupules, pas faire les choses comme il faut, rater les choses, ne pas être à la hauteur. De toute façon je suis plus à même de dire ce que je pense, de réclamer. Dire ce que je pense, j'en étais incapable de faire des reproches. J'aurais jamais osé. En ce moment je suis vraiment en révolution, que je change. J'ai l'impression au bout de ces angoisses, j'ai basculé, j'ai peur de ces changements, de m'améliorer... Je prends position, j'arrive à dire ce que je pense.

Belle-mère : « On croyait que vous étiez morte. ». L'autre dimanche Philippe dans des termes qui m'ont pas plu ; vous m'avez contrariée alors que mon mari fait tout, il est vraiment gentil. Là, s'il a des ennuis il en parle pas. Là il change beaucoup. Il est un peu froussard. – ça prouve qu'il se retient de me dire des choses qui pourraient me contrarier. « Je ne veux rien entendre » « Je refuse certains problèmes » « Ce projet de salon de coiffure. Je refuse X. je ne veux pas en entendre parler avant qu'il ait remboursé. Je ne veux plus que tu travailles. Je suis sûre qu'il est X. « Mes problèmes de bureau, des bruits de couloir, racontars. » Enfin toutes ces histoires de bureau, duquel je me fiche bien. J'ai une seule amie avec qui j'ai beaucoup d'affinités – on ne sait pas à qui se fier. Tandis qu'avec cette fille on s'entendait parfaitement, la seule fille que je trouvais valable. Vous pouvez pas vous imaginer. Jaloux les uns les autres, épouvantable cette mentalité de bureau. Mais vraiment c'est très dur à contenter tout le monde, à ce qu'il y ait pas d'histoires, qu'il y ait pas de ... C'est comme l'adoption d'un enfant... Je peux pas en parler, je m'imagine pas assurer un enfant, rendre, je pourrai pas. Je ne peux pas. Il sait très bien « Arrête, ne parle pas de ça, je veux pas en parler. »

Non je veux pas ; et vraiment j'ai pas envie. J'en ai absolument pas envie. Ça me déplaît. Etre maître, savoir ce que je veux faire, il est obligé de décider pour moi, il est bien obligé de me forcer. Moi j'ai pas envie ; dans l'ambiance ça va très bien. A l'avance j'ai pas envie d'aller. J'étais fille unique. Papa mon amie, ma meilleure amie, que ça gâchée. Il préférerait des autres avec sa mère et son frère. C'est vraiment une amie à moi. Moi ça ne me serait pas venu à l'idée. C'est vraiment idiot parce que j'ai... Je vais peut-être pas bien toujours XX. Mon mari me force, c'est pas un plaisir, et que j'ai

Le 6/2/79

Je suis venue seule, j'ai pas eu besoin de mon mari. Ce matin chez le boucher, j'ai eu peur de m'évanouir, je m'affole... Je me dis ils vont m'emmener à l'hôpital, ça m'était arrivé une fois. J'ai l'impression que tout s'écroule, c'est intérieur, c'est pas facile à expliquer. J'ai l'impression de perdre conscience, de m'évanouir et je m'affole. J'avais peur de tomber dans la rue, et le pire c'est que de ma vie je ne me suis trouvée mal, de perdre connaissance. Ça ne m'est jamais arrivé de perdre connaissance, sensation mais pas... Je m'affole vraiment.

Je suis partie. Quand j'ai décidé quelque chose, ça se passe pas trop mal. Quand j'ai un but, il faut que je fasse ça, j'y arrive. Le lendemain je me suis mise au travail. En principe quand je me dis il faut que je fasse ça j'y arrive. Je suis énergique et autrement c'est l'apathie complète. Il me faut un certain

temps pour accepter les choses, m'habituer à la chose. Il me faut un certain temps pour accepter certaines choses. Pour des bêtises, angoisse inexplicquée, je m'affole. Lui ça l'a marqué que j'aie pas besoin de lui.

J'ai peur de rater... C'est pas vraiment une catastrophe. Pourquoi tout ça... Je me trouve un tas d'excuses, quand j'ai pas envie, alors que jeune mariée c'était différent, c'était montrer mes talents de jeune mariée installée.

J'ai du mal à supporter les enfants. Certaines bêtises.

Finalemnt c'est de ne pas avoir d'enfant, beaucoup de choses tournent autour de ça. Tout tourne autour, de ne pas avoir d'enfant, je ne sais pas ce que je saisis, je n'arrive pas à saisir d'où ça vient, je n'arrive pas à me lancer, dans une adoption n'importe quoi, je n'arrive pas à décider.

Je sais pas si j'ai envie... Je sais plus. Avant que ça aille mal, j'étais d'accord, faire l'adoption, et puis d'un seul coup plus rien, je voulais plus, tout est devenu différent. J'ai peur de l'adoption parce que c'est pas le tout. Je vous dis que je vois que les inconvénients. Et puis je réfléchis. Je vais avoir 28 ans fin février. Deux ans que je suis pas bien, deux ans de fichues, de ma jeunesse. J'ai du mal à accepter, à pas avoir ce que je veux, être hors du circuit, tout ce que j'ai bloqué, travail et maternité, c'est ça qui ressort le plus.

Autour de ça que tous mes problèmes tournent, parce que je suis incapable de prendre une décision, trop dépendante de mon mari, j'ai absolument besoin de me sentir protégée, et mon mari c'est tout ça.

(Je lui demande de me rappeler à 19h45 pour me dire XX, et puis pour que je lui donne mes coordonnées de Nice.

Elle rappelle, me disant qu'enfin elle a appelé son mari, elle a pleuré, ça l'a soulagée, elle est anéantie comme à chaque fois, elle a l'impression d'un échec, comme si elle ne disait pas ce que j'attendais d'elle.

- V : Les choses viendront en leur temps.

Le 9/2/79

Je vais mal. Une crise.

(Je la fais asseoir un peu et puis je lui demande de s'asseoir.)

Je vais mal... Une pensée m'a traversée. J'ai l'impression d'être ailleurs, de ne plus être avec les gens qui sont autour de moi. Je pense à ça. C'est pas normal d'avoir des idées comme ça, et puis je me suis ennuyée. J'ai l'impression que je X, ça va pas. Que je vais faire une crise dans la rue, que je vais devenir folle, peur de faire ça, cet élan de violence, cet élan qui m'a traversé l'esprit. A me montrer violente, n'importe qui, où, tout m'énerve, je suis à craindre que je vais tomber dans les pommes, que je vais m'évanouir. J'ai peur de faire du mal à quelqu'un. J'ai peur dans une crise, peur de faire du mal. Que j'accomplisse, que j'aille au bout, ça me bouleverse d'avoir des idées pareilles. J'ai l'impression de ne plus avoir de m'occuper des autres gens. J'ai l'impression de ne plus être comme les autres. Les gens m'énervent, m'agacent. Cette envie de violence ça m'a bouleversé, ça me fait peur d'avoir des moments que je veux qu'on m'enferme. Qu'on me fasse dormir, que je devrais pas avoir... ça déraille vraiment j'ai des idées comme ça. Vraiment atteinte. Dans le bus toute seule encore plus, de me sentir mal à l'aise, d'être pas du tout comme, je me jamais sentie aussi mal au milieu des gens. J'étais vraiment. Je suis sous le coup de ces angoisses. Ça m'a

que mon mari m'emmène à l'hôpital pour qu'on me calme, que je me sente mieux, que... J'ai peur... J'ai peur. L'avenir. Je suis en pleine crise d'angoisse.

Le 14/2/79 contrôle avec Lacan

Je lui fais part de cette séance du vendredi 9 où elle se disait au bord d'une crise, voulant se faire hospitaliser...

Je lui dis qu'à la fin que je dois m'absenter une semaine : « Je vous ai bien écoutée, il n'y a aucune raison pour vous faire hospitaliser. Rappelez-moi ce soir à 19h45 très précises pour me donner des nouvelles. »

- Lacan : « Vous avez très bien fait. »
- Elle me rappelle à 19h45 pour me dire qu'en sortant d'ici elle avait beaucoup pleuré, que ça l'avait soulagée. « Je n'arrive pas à dire ce que vous attendez. » Je lui réponds : « Les choses viendront en leur temps. » Peut-être suis-je trop pressant, je lui donne mon téléphone à Nice pour qu'elle m'appelle sans hésiter. »
- Lacan : C'est très bien.

Le 16/2/79

Elle m'appelle ce matin. Angoisse. Je vais mal. J'ai des idées violentes.

- V : Vous êtes en colère.
- C'est ça. C'est insupportable, je sais pas si je pourrais venir ce soir.
- V : Venez ce soir impérativement.
- Puisque vous le dites, je vais tâcher.
- V : C'est ça.

Le soir

Ça va pas mieux – comme ce matin. Déjà j'arrive plus à avaler, j'ai plus faim. J'ai de nouveau des crises d'angoisse... Je vais plus pouvoir y aller. Je n'arrive plus à m'intéresser qu'à ce qu'il faut que je fasse. C'est mon mari qui fait les courses, encore lui qui fait à manger. J'ai sans arrêt des nausées, idées de violences. Il me parle, mon mari, ça m'énerve, j'ai pas envie de discuter. Si j'ai envie de dormir, dormir, dormir. J'en ai assez d'être angoissée, je m'en veux de... Je vais commencer à le faire déprimer, et ça me rend malheureuse. J'ai fait quelque chose : je m'en veux je me suis pris du Valium et de l'alcool – là il a encore compris.

« Tu critiques ta mère et voilà ce qui arrive. » (tropique du Valium). Les nausées ça vient de là. Je lui en ai fichu un coup, elle va faire des bêtises, il est vraiment, ça l'a marqué. J'avais honte de moi. J'ai envie de dormir, c'est tout. C'est bizarre. Des mots qui me restent dans la tête. Sous la douche c'est pire, je sais pas si c'est de recevoir de l'eau. Sous la douche j'ai des angoisses. J'ai l'impression que le Valium calme moins. J'ai eu une période, d'angoisse intense. Au travail que je fais ici j'en X à soigner, sortir les gens d'une détresse. Le médecin il a du mal à y croire. Moi j'y croyais fermement que j'en sortirais pas là qu'avec d'autres méthodes ou médicaments. J'y crois tellement, il y a plus que là que je. Y a plus que ça. J'ai des idées de violences, ça, ça m'obsède. C'est peut-être ça. Que je deviens folle. J'ai peur des couteaux. Ils vont pas me sauter dessus. Je vois un couteau et je me le vois planté dans le ventre... Je vais finir par ne plus supporter personne. Ni mon mari, ça va devenir catastrophique. Je vais plus avoir envie de vivre. Plus envie de ce qui m'entoure, que je vais rendre mon mari malheureux. Si je vais pas bien. Il dévie la conversation. Il essaie de me faire oublier à quelque chose, à la vie de la maison. Il essaie de faire comme si j'étais bien. Et je crois que c'est important pour moi qu'il soit comme ça, et que des fois il n'arrive pas à le cacher.

J'ai téléphoné au dispensaire. Finalement je voulais une figure absolument de X. Elle me connaissait, c'était important, pas de figure. J'attendais je veux être calme, pas de médicaments et pour dormir pour ne pas avoir des idées de violences.

Le 19/2/79

... J'allais mal, j'ai vu le Docteur Soret pour des médicaments, j'aurais accepté n'importe quoi. J'espère, j'avais envie de reprendre les piqûres à domicile. Il faut que j'arrive au bout de ces angoisses, désarroi. J'ai peur de tout ce que je fais. J'ai peur de n'importe quoi. J'ai peur de faire du mal. J'étais prête à vous dire, je sais pas quoi faire. Toutes ces barrières que j'ai à franchir quand on me demande. Des barrières, des barrages. J'étais affolée, angoisse, j'ai fait un effort. J'ai réussi à ne pas me paniquer. Si je choisis toujours la facilité, ce pas comme ça, je suis sortie pour faire plaisir à mon mari.

Pourquoi chez moi ça va pas ? Pas moyen que ça débloque. Tout ça m'empêche de faire les choses. Ce qui m'ennuie c'est que j'arrive pas à faire ce que j'aimais avant. Lire, tricoter, broder. J'ai l'impression. Je me retrouve seule pour affronter n'importe quoi, vraiment j'ai toujours peur de... Je vois tout de suite une catastrophe. C'est vraiment des angoisses que j'arrive pas à m'expliquer... et puis je commence à avoir ... J'ai l'impression que vous, quand j'ai... l'impression ... J'ai l'impression au sujet des relations avec mon mari... J'ai peur de découvrir, ma mère des faux problèmes. C'est vraiment des faux problèmes. J'ai peur d'affronter, de parler de mon mari et de moi et de... plus que ce que j'en dis. Parce que si je parle de mon mari, que vous attendez quoi en dire. Y a sûrement ce problème d'enfant qui joue un rôle, c'est là qu'il y a quelque chose qui va pas.

Le 20/2/79

Je me sens mieux ; c'est le Laroxyl. Moi je suis toujours fatiguée, ça me dépasse. Je me demande pourquoi elle y arrive pas moi. Moi je me sens mieux, je m'ennuie à la maison, j'ai envie de reprendre le travail. Je suis presque sûre de changer de bureau. J'aurai pas les mêmes soucis que ce chef de service qui pouvait pas me voir. Salaire – après j'ai besoin. Ça recommence à me travailler tout ça. Je me sens pas capable de tout faire en même temps. Travailler, venir ici, faire le ménage. Mon père me disait « s'il y avait pas tous ces avantages tu serais obligée d'y aller » ; il n'a pas tort. Retomber dans ma léthargie à moitié abruti, plus envie de rien. Je me sentais capable de sortir sans la moindre angoisse. J'arrive pas à comprendre pourquoi ça revient. Je me sens mieux et ça dure. A chaque fois je plongeais dans l'angoisse. Comme l'idée de retravailler. J'avais pas envie. Tandis que là j'ai des projets. J'ai envie de faire des choses, alors qu'il y a des moments...

Je sais pas trop quoi dire parce que je me sens pas trop mal, alors je... Malgré tout je pourrai pas aborder ce sujet d'enfant que je refuse d'aborder avec mon mari. Je sais pas, j'ai pas d'idée de ce côté-là. Maintenant je peux même pas en parler. Le temps passe, après il sera trop tard pour envisager dans un enfant ou pas ; je suis bloquée de ce côté-là, il y a quelque chose qui me bloque... Quand j'y pense je vois que ces inconvénients d'avoir des enfants, pas les avantages. J'ai pas envie d'être assez angoissée, sans raison apparente. Je me vois pas avec un enfant, je n'arrive déjà pas. J'ai vraiment besoin d'être, je crois que je raterais comme tout ce que j'ai idée d'entreprendre. J'y arriverai ; c'est tout ça qui me rebute. Mon mari n'a pas envie de me forcer comme pour toutes les décisions, ça me paraît très dur, je mets des barrières dans tout ce que j'ai pas envie de faire.

Un enfant qui n'a pas les mêmes racines,

Adoption – pour l'instant.

Le 23/2/79

Je me sens pas plus mal. Mais j'ai encore des passages à vide. Je m'ennuie, je m'ennuie chez moi. J'ai envie de rien, d'activité ou de quoi que ce soit. Au bureau d'ici trois mois. Ou je reprends mon travail ou ils me licencient. Vu la crise du chômage. Dans trois mois peut-être que ça ira mieux. En dehors de tout ce qui se passe autour de moi.

Je m'ennuie dans ma vie, je m'ennuie d'en avoir envie d'en sortir, il faut me forcer. J'arrive plus à prendre les décisions moi-même. C'est complètement... J'ai pas envie d'affronter mon beau-père. J'ai l'impression de me martyriser moi-même. J'ai l'impression de ... C'est vraiment

Impression de malaises. J'ai encore des idées de violence et d'agressivité. C'était affolant. Je ressentais cette violence très forte.

Méfiez-vous de moi parce que je vais vous faire du mal. Plus enfouie, moins près de le faire. J'ai téléphoné à mon père, il comprend ça, il a eu les mêmes symptômes. Vraiment la même chose. Il n'a rien fait de mal. Parce que c'est X de vivre avec moi.

Ou n'importe quoi, il me contrarie plus jamais. Peut-être il se sent coupable de l'état où je suis.

Moi je m'aperçois qu'il a beaucoup changé depuis que je suis malade.

Ça me tracasse. Et puis je m'en fiche. Je suis perdue de ce côté-là, je pourrai pas aller travailler. J'y arriverai plus.

Je suis perdue aussi. Je suis plus du tout la même.

Ce que je vais devenir – un moteur qui n'arrive pas à démarrer et qui n'arrive pas à se forcer. Je végète. Je suis fatiguée à l'avance. Ça me tracasse. C'est ça qui me hante. Est-ce que je vais avoir envie de vivre comme tout le monde.

Le 26/2/79

J'ai vu le Docteur Soret samedi. Crise d'épilepsie.

Cette histoire m'a bouleversée, m'est revenue. C'est quand j'arrive chez moi, j'appelais ça de l'angoisse, mais c'est une peur panique. J'ai l'impression d'avoir des impulsions. Je peux pas supporter toutes ces choses. Suicide, ça me fait des impulsions, l'envie de le faire.

Impulsions comme si j'étais attirée par le vide.

Tout me revient, je peux pas le supporter. J'allais chez mes beaux-parents. J'avais peur dans la voiture, je m'affole, c'est vraiment... Après je me suis détendue, cette histoire ça m'a bouleversée, je ne peux absolument pas supporter le malheur des autres. Je prends tout pour moi et... à mon compte. Qui me bouleverse. J'ai l'impression de ne pas être moi, et de recevoir des impulsions contre moi. Comme cette attirance vers la fenêtre ouverte, un jour je vais passer aux actes, à ne pas pouvoir me contrôler autant que j'y arrive maintenant. J'ai besoin d'une présence. Ça me rassure. Il me reprochait de pas être avec lui, de ne pas... Et puis ce matin ça a recommencé les angoisses, je suis sortie et ça allait pas bien. J'arrive pas à comprendre pourquoi, c'est pas tellement défini, c'est pour ça que j'ai peur. Une impression de malaise. Perdre tous mes moyens ; et c'est tout le temps quand je suis toute seule, quand...

Le Docteur Soret m'a dit qu'il fallait, c'était une crise de spasmophilie, au fait d'arrêter le ça. Quelque chose que je n'arrive pas à définir. Je voudrais bien retourner travailler, ça me tracasse. I. S. m'a redonné deux mois de travail ; ça serait par force ou par contrainte. Et puis comme je pense qu'on va me changer de service, j'aurai tout à réapprendre, ça me tracasse. Je serai bien obligée de choisir, il faudra bien. Pour l'instant je me sens bien incapable, déjà je n'aime pas le matin. Ce médicament me fait dormir, c'est pas évident que tout reprenne comme avant parce que je. Je...

En ce moment je peux pas supporter. Tous les événements tristes. Il faudrait que ce soit que des choses gaies. Tout me bouleverse. Ça me XX vraiment comme. C'est vraiment par crise, des moments de panique. Je suis vraiment pas. Alors comme c'est ça le Valium, c'est pas une solution d'être avec mes tubes.

Devenir une drogue. Ce qui me fait vraiment peur c'est cette attirance pour la fenêtre, c'est comme si j'avais des impulsions, comme si j'étais tiraillée, je suis écartelée entre deux : cette chose qui me pousse, et ma volonté qui me retient ; c'est une lutte vraiment en moi.

- V : C'est tout à fait ça.

Le 27/2/79

Ça va mal, ça m'a pris juste avant de partir ici. J'ai l'impression d'être très fatiguée, d'être vraiment... J'ai un peu l'impression d'être coincée.

- V : C'est ça.
- Je vais pas pouvoir y aller... J'ai cru que c'était une crise de spasmophilie. Je me sens vraiment mal. Toute contractée, nouée. Ça m'a pris d'un seul coup. Je me sentais. Pourquoi ça me fait ça ? Vous croyez que ça a un rapport avec ma venue ici ?
- V : Mais tout à fait.
- Ces angoisses, ces malades, c'est peut-être parce que j'ai rien à vous dire ou je sais pas. L'effet que m'avait provoquée cette histoire de petites. A chaque fois que je viens j'ai quelque chose à vous dire. Comme j'avais rien c'est peut-être ça. Est-ce que je sais si j'ai bien compris ce système de l'analyse ; de dire ce qui se passe par la tête mais y a rien. J'ai l'impression de pas être vraiment dans le X, de pas avoir vraiment compris, de pas avoir vraiment. J'ai l'impression que je ne dis pas ce que vous attendez de moi, que c'est pas comme ça que ça devrait se passer. Que ça vient pas. De rabâcher, et aujourd'hui je me suis dit j'ai rien à dire. J'en ai assez de tous ces malaises, de me sentir mal, de...
- J'en ai assez d'être à la charge de mon mari, je l'empêche de travailler, il vient me chercher, je l'empêche de vivre normalement. Ça c'est un être à sa charge ; il faut qu'il vienne me chercher. Je lui cause du souci. Il travaille pas dans des conditions. Ça doit pas être drôle pour lui. Le soir il fait à manger, je rêve, je suis plus du tout à ce que je devrais faire, je... et puis je m'accroche à lui comme à une bouée de sauvetage, je vais finir par le faire craquer avec tout ça. Ça, vraiment, ça m'angoisse beaucoup d'être à sa charge, comme s'il me traînait derrière lui, c'est vraiment ça.

Pour répondre à la demande de Colette Soler, qui sait bien que je sais « pas-tout » de Lacan, voilà les deux dernières occurrences du terme de contrôle dans son enseignement.

Le Sinthome, 18 novembre 1975. Seuil p.17

Le contrôle du rhinocéros

Il arrive que je me paie le luxe de contrôler. On appelle ça, un certain nombre, un certain nombre de gens qui se sont autorisés eux mêmes, selon ma formule, à être analystes. Il y a deux étapes. Il y a une étape où ils sont comme le rhinocéros ; ils font à peu près n'importe quoi et je les approuve toujours. Ils ont en effet toujours raison. La deuxième étape consiste à jouer de cette équivoque qui pourrait libérer du sinthome. Car c'est uniquement par l'équivoque que l'interprétation opère. Il faut qu'il y ait quelque chose dans le signifiant qui résonne.

**Conférence à la Columbia university - auditorium school of international affairs,
1/12/1975. Dernière occurrence du terme de contrôle dans l'enseignement de Lacan.**

J'ai quelquefois à répondre à des cas comme ceux-là dans cette fameuse supervision de tout à l'heure que, plus simplement, nous appelons en français un contrôle (ce qui ne veut pas dire, bien sûr, que nous croyons contrôler rien). Moi, souvent, dans mes contrôles – au début tout au moins – j'encourage plutôt l'analyste – ou celui ou celle qui se croit tel –, je l'encourage à suivre son mouvement. Je ne pense pas que ça soit sans raison que – non pas il se mette dans cette position, c'est très peu contrôlé – mais je ne pense pas que ça soit sans raison que quelqu'un vienne lui raconter quelque chose au nom simplement de ceci : qu'on lui a dit que c'était un analyste. Ce n'est pas sans raison, parce qu'il en attend quelque chose. Maintenant, ce dont il s'agit c'est de comprendre comment ce que je viens là de vous dépeindre à très gros traits peut fonctionner.